

POURQUOI BRUXELLES ?

A. Emery

J.-P. Hardenne

F. Vanlaethem

INTRODUCTION

Notre travail s'inscrit en opposition à quelques unes des conceptions qui sont les fondements de l'architecture et de l'urbanisme, ici et maintenant.

POURQUOI BRUXELLES ?

Il semble que, pour les architectes, tout travail de théorisation veuille dire se détacher des contingences économiques, historiques, donc politiques, bref des contraintes « matérielles ». On trouve le résultat de cette réduction dans toutes les revues professionnelles : des *modèles*, simples objets formels, archétypes valables en tout lieu et de tout temps, réducteurs des activités humaines à quelques « comportements » bien classifiés, par exemple : « travailler, circuler, habiter, se cultiver le corps et l'esprit ».

Villes idéales et logements standards deviennent soit villes d'ortoirs et HLM quand « on est dans la pratique », c'est-à-dire quand on confronte ces modèles utopiques à la réalité des rapports de production.

Contre la notion de *modèles utopiques*, nous avons choisi d'analyser une ville existante et d'*intervenir* dans la réalité de

cette ville. Il s'agit ici d'intervenir dans le sens précis de *prendre part à un processus en cours pour en influencer le déroulement*. Cette intervention n'est pas un modèle, elle n'est vraisemblablement pas reproductible ailleurs, c'est son lieu dans le temps et dans l'espace qui en détermine la forme et le sens. Ce lieu, historiquement et géographiquement déterminé, est *Bruxelles*, où et tel que nous le vivons.

Nous avons limité notre champ d'intervention au centre primaire, car il résulte d'une adaptation synthétique aux impératifs différenciés et souvent contradictoires des différentes forces en action dans la société. Toutes les tensions s'y concentrent donc, en un mécanisme dont la complexité et le caractère exemplaire justifient l'intérêt.

Partant de notre connaissance, certes aussi méconnaissance de ce lieu en tant qu'habitant, nous avons émis une hypothèse de travail.

Cette hypothèse est la suivante : un des caractères spécifiques de Bruxelles étant l'existence de *deux centres primaires distincts*, nous pensons que cette distinction est fonction de la *division des classes sociales*. Une enquête sur le terrain dont le détail se trouve en annexe nous a permis de confirmer cette

hypothèse. C'est à partir de cette démonstration que nous avons pu introduire notre première option qui détermine le niveau de notre intervention dans la structure de la ville.

Si les deux centres de Bruxelles correspondent à deux « camps » socialement déterminés (classe ouvrière et rurale, petite et moyenne bourgeoisie pour l'un, moyenne et grande bourgeoisie pour l'autre), distribution spatiale d'ailleurs confirmée par la répartition parallèle de l'emploi et de l'habitat périphérique..., notre projet est de *contredire cette structuration de la ville en établissant une liaison entre les deux centres*.

Par contredire, nous n'entendons absolument pas nier la réalité de cette structuration inhérente au système économique et social dans lequel nous vivons. Il s'agit au minimum de *designer (sic)* cette contradiction telle qu'elle structure la ville et de montrer un projet en rupture avec l'idéologie qui soutient et rend possible notre système économique.

CONTRE LE ZONING

La division du travail et des classes sociales trouve son parfait répondant spatial dans l'opération de « zoning », découpage et classement des activités en zones dites « fonctionnelles ». Depuis la spécialisation toujours croissante des quartiers jusqu'à la disposition interne de la « cellule familiale », aucune organisation n'échappe à cette réduction.

Le principal effet de ce zoning consiste à enfermer chaque

groupe humain dans l'espace clos déterminé par son lieu de travail, son lieu de logement et son lieu de loisir, et fait ainsi ressortir les contradictions de classes en les évitant.

Contre le zoning, nous avons tenté de réaliser un *espace complexe* dont les éléments se trouvent en relation les uns avec les autres. Les activités ne sont ni classées et regroupées par similitudes, ni opposées aux autres groupes d'activités.

Au contraire, une totalité fonctionnelle qui déterminerait une « zone » (culture, administration, habitat...) est divisée et mise en relation avec des fractions d'autres totalités fonctionnelles.

Par exemple: le Musée d'Art Moderne, toujours regroupé dans la « zone » culturelle (que l'on trouve à Bruxelles localisée d'une manière significative comme sous-zone de l'administration), est, dans notre projet, éclaté et réparti en différents lieux, c'est-à-dire juxtaposé et confronté à des activités traditionnellement opposées, salles de catch par exemple (que peut-il arriver à la culture officielle si elle est confrontée à la vie quotidienne?).

Toute une série de problèmes posés actuellement par le développement de Bruxelles sont ainsi traités en rupture avec l'organisation en « zones » de la ville.

Conséquence évidente de cette manière de procéder, la liaison n'est jamais une simple circulation mettant en contact les deux centres, mais plutôt un tout

complexe intégrant et mettant en relation les différentes activités liées à la pratique d'un centre urbain, quelle que soit la classe sociale de ses utilisateurs.

Autre conséquence de notre opposition à cette conception de *modèles valables en tout temps* est notre volonté de dépasser les plans d'aménagements actuels, les objets architecturaux immuables, solutions non évolutives se basant sur une extrapolation « simpliste » des rapports de production.

La liaison est un processus en cours plutôt qu'un objet. Si elle prend une forme au départ, cette forme n'est absolument pas permanente, elle est *l'impulsion* qui provoquera la rénovation des quartiers en « quelque chose d'autre » dont justement nous essayons de présupposer le moins possible la forme. Au niveau du contenu, ce « quelque chose » pourrait être un seul centre intégrant les deux centres existants.

À PROPOS DU LANGAGE

La pratique de l'architecture et de l'urbanisme par des micro-groupes de décision entraîne de nombreuses conséquences, notamment au niveau du *langage* utilisé (vocabulaire imprécis, syntaxe restreinte) et des *techniques de représentation*, (plans, coupes, maquettes, réducteurs, ne fut-ce que de la dimension temporelle). Les caractères et les manques spécifiques de cet appareil de base de représentation ont une importance déterminante au niveau de la conception.

Mais de plus, ils rendent dérisoire la législation sur l'urbanisme qui oblige à rendre public et à exposer à la critique tout projet devant être réalisé. Car, devant des représentations en deux dimensions d'espaces en trois dimensions, devant des maquettes objets, réduction en grandeur mais aussi en complexité, le public non spécialiste se trouve confronté à un savoir dont il ne connaît pas le code. Et pourtant c'est bien lui qui sera l'utilisateur de ces espaces, avec toutes les conséquences structurantes que cela implique.

Les interviews de groupes nous ont montré que, devant l'impossibilité où le public se trouve de « lire » les transformations apportées à la ville, il se sécurise en imaginant qu'il s'agit d'un plan d'ensemble concerté de longue date, par des autorités compétentes et bienveillantes, plan qu'il ne sera possible de comprendre que quand sa totalité sera réalisée.

Face à cette situation, il s'agit tout d'abord de *montrer*, de faire comprendre au public que le seul ordre qui règne derrière la croissance des villes est l'ordre du système économique, le capitalisme monopoliste, et l'idéologie qui le soutient. C'est pourquoi il faut produire des analyses de situation concrètes, et les transposer dans un langage lisible pour le public non-spécialiste, c'est-à-dire mener parallèlement un travail de recherche sur la forme.

Mais il nous semble tout aussi important d'*élaborer des contre-*

propositions. Il s'agit de montrer au public des projets qui tentent de se dégager de cet ordre idéologique, qui, après avoir désigné les rouages, cherchent à introduire une ou plusieurs contradictions.

Montrer au public des projets en rupture, mais dans un langage qui cherche un maximum de lisibilité, et dont les clés ne soient pas entre les mains des micro-groupes de décision ou des élites intellectuelles.

Le spectacle de diapositives, le film fonction des conditions de production, n'est qu'un brouillon de ceux que nous voulons réaliser par la suite. Nous avons cherché à rendre lisible pour des non-spécialistes l'analyse de la ville de Bruxelles et les contre-propositions qui en découlent. Il reste que, dans ce cas précis, il eût été important de montrer un mécanisme, c'est-à-dire une évolution dans le temps, plutôt qu'un objet architectural.

Cette critique est d'ailleurs valable à des degrés divers pour l'ensemble de notre travail. Nous menons parallèlement l'analyse de l'appareil de représentation, et l'expérimentation de nouvelles techniques, le travail présenté n'est qu'une étape, une première formalisation d'une recherche à long terme.

Dans cette optique, le texte et les photos ne sont que le résumé d'un projet, d'une représentation plus complète conçue pour être montrée et débattue par le grand public.

Le matériel d'exposition est composé de :

- une série de diapositives des schémas illustrant l'enquête,
- une photo aérienne de 2 mètres sur 2 mètres du centre de Bruxelles,
- dix-huit panneaux de 1 mètre sur 1 mètre en partie repris dans les planches,
- une maquette d'implantation générale à l'échelle de 1mm. par mètre,
- une maquette de détail à l'échelle de 5 cm. par mètre, d'un tronçon de la liaison,
- un spectacle audiovisuel proposant une relecture sensible de la ville (5 projecteurs).

LE TRACÉ DE LA LIAISON

(voir planches aux pages 194 à 197)

Examinons les déterminations sur notre travail des caractères topographiques spécifiques du lieu choisi.

Bruxelles est bâtie sur une *dénivellation* relativement importante : le centre « haut » est séparé du centre « bas » par une différence de niveau de cinquante mètres environ.

Notre projet étant de lier les deux centres et d'intégrer la liaison à la ville, nous devons, pour préserver les contacts visuels, mais aussi relationnels, absorber cette différence de niveau.

Dans ce but, nous avons établi *cinq paliers* successifs de trois cents mètres chacun et passant à minimum sept mètres au-dessus du niveau de la rue. La liaison franchit ainsi le kilomètre et demi qui sépare les deux centres. De plus, pour éviter de bouleverser le centre de Bruxelles, nous

avons modifié le tracé direct afin d'assurer une intégration plus souple de la liaison au tissu urbain existant, évitant les lieux à ne pas démolir (les ensembles historiques : le Palais d'Egmont, la Grand'Place... ; les constructions récentes), se rapprochant des lieux intéressant la rénovation urbaine, soit qu'ils présentent des embryons d'animation à respecter (le parc d'Egmont, le quartier du Sablon, le « ghetto » culturel...), soit qu'ils laissent des espaces relativement libres (démolitions, « taudis »...).

LES NŒUDS

(voir planches aux pages 198, 202-205, 207)

Les passages d'un palier à un autre déterminent les *points nodaux*.

Ces nœuds répondent aux nécessités suivantes : ils mettent en *relation deux sections de liaison*, et ils établissent *le contact avec le niveau de la rue* (par escalators et ascenseurs) ; ils constituent les points d'alimentation technique et englobent les points d'appui.

Mais aussi ils donnent, dès le départ par leur animation propre, *l'impulsion de rénovation* du centre de la ville.

Par exemple, le nœud Sablon (planche à la page 203) est implanté au milieu de la zone administrative à proximité immédiate du siège d'une importante banque belge et de nombreux ministères, à la frontière de la place du Sablon, quartier animé des antiquaires

et des « bistrots » à la mode, et l'ensemble des musées et de la bibliothèque nationale aujourd'hui déserts. Le nœud pourrait devenir par son animation propre en rupture, petit hall de sports pouvant aussi servir pour des concerts pop, salles d'entraînement (boxe, billard...), garderie pour enfants, ateliers populaires..., un carrefour mettant en relation et réanimant des zones sans contact.

LA LIAISON

(voir planches aux pages 199 à 201)

La liaison est constituée d'une *poutre caissonnée* en acier et de son *enveloppe*. Au niveau de la nappe inférieure, nous trouvons une *circulation piétonnière* doublée par une *circulation mécanique*.

Le seul élément de la liaison qui nous ait semblé relativement *permanent* est sa fonction de *circulation*. Le rapport entre ces deux éléments est trop contraignant pour être respecté dans le temps, rien n'empêche, par exemple, lors d'une rénovation, un changement d'itinéraire du piétonnier par rapport au tapis roulant (planche à la page 200).

Quant à l'enveloppe qui entoure la liaison, elle est totalement temporaire, ou mieux *périssable*, compte tenu des impératifs techniques et économiques qui rendent fort improbable la création d'un espace suffisamment peu contraignant pour être réellement combinatoire.

La liaison telle que nous l'avons imaginée est assez semblable,

dans un premier temps, à une galerie « commerçante », ou plus encore à un champ de foire, ce qui restitue son importance à l'élément ludique. À ce moment de son développement, elle répond au besoin de créer une animation minimum qui fasse de la liaison un point d'attraction dans la ville. Mais, déjà, elle déborde de son rôle d'animation propre (contact par soufflet), en s'appropriant des locaux, des espaces libres (les toits des bâtiments administratifs, des greniers...). Elle établit ainsi le contact avec les zones qu'elle traverse, met celles-ci en relation entre elles et ébauche la rénovation (*catalyseur*).

Au fur et à mesure de l'évolution de cette rénovation, l'enveloppe tend à disparaître, et la circulation devient partie intégrante des espaces rénovés, qu'elle se contente alors de mettre en relation.

Par exemple, la liaison à proximité du nœud Egmont (planche à la page 202) passe au-dessus des Casernes des Grenadiers qui bordent le Palais d'Egmont et son parc, un des rares espaces verts du centre, peu utilisé par ses habitants.

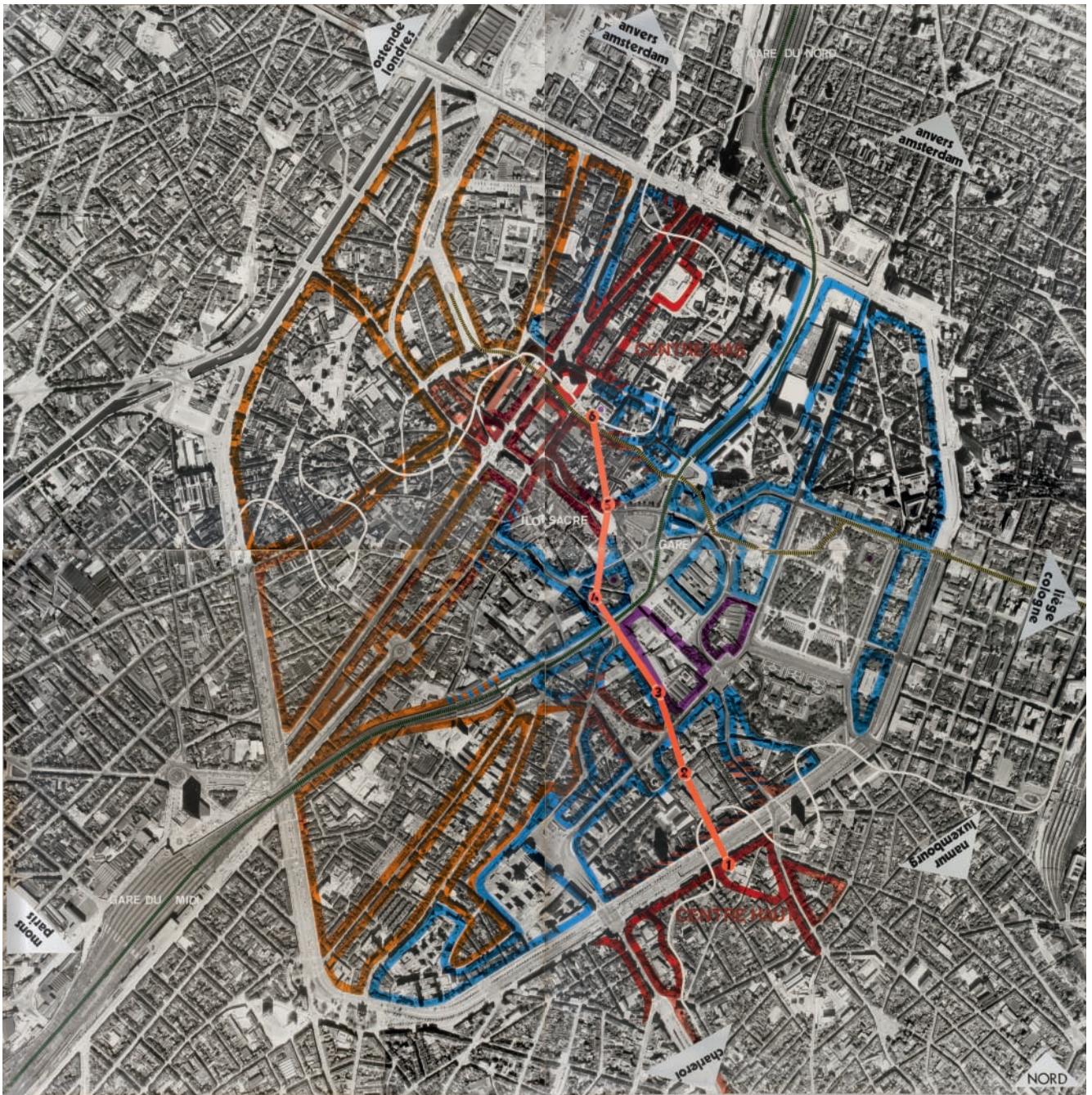
Dans un premier temps, la liaison, animation minimum et infrastructure maximum, aboutit au point nodal réduit à son rôle de circulation. Les bâtiments des Casernes, espace non fonctionnel et non signifiant pour les utilisateurs du centre, sont réaffectés, donc démolitions réduites et transformation de la fonction militaire et administrative des Casernes en une vocation qui pourrait être culturelle et universitaire.

Dans un second temps, les Casernes sont démolies et libèrent ainsi un large espace au cœur de la ville. Le nœud se développe en un centre dont l'activité principale serait sportive et ludique : une piscine olympique en contact avec un nouvel espace vert, extension du Parc d'Egmont. Nous nous opposons ainsi, à l'exclusion du sport du centre urbain. La piscine pourrait se transformer en patinoire, en grande salle de spectacle.

Que devient la liaison ? Seule la structure porteuse subsiste et les circulations piétonnière et mécanique sont conservées. La liaison pénètre dans la rénovation. Elle constitue avec le hall un seul espace, l'animation de la piscine devient spectacle pour les passants.

Retranscription révisée par J.-P. Hardenne de [A. EMERY, J.-P. HARDENNE, F. VANLAETHEM] Copie papier, s.d. (c.1969), fonds Hardenne-Vanlaethem, Archives et Bibliothèque d'Architecture de l'ULB.





analyse d'une ville existante - bruxelles - **intervention** dans cette ville c.à.d prendre part à un processus en cours, dans l'intention d'en influencer le déroulement. cette intervention non reproductible ailleurs, dans d'autres lieux - dans d'autres temps, n'est pas un modèle.

belgique 1971 bruxelles 1971 belgique 1971 bruxelles 1971 belgique

hypothèse de travail : les **deux centres primaires** distincts sont fonction de la **division des classes sociales** - dominante et dominée - (contradiction principale).

proposition : désigner la contradiction principale, **contredire** la distribution spatiale de la ville : établir une **liaison** entre les deux centres (il ne s'agit pas de réduire la contradiction mais de la désigner).

proposition : **produire** un objet évolutif et périssable, une impulsion qui tend à transformer les quartiers environnants : un **catalyseur urbain**.

proposition : **découpage** des catégories fonctionnelles traditionnelles et **redistribution** pour introduire des rapports complexes entre les fonctions.

proposition : échapper au **langage** (modes de représentation) sclérosé des techniciens architectes et urbanistes.

AGNES EMERY - FRANCE VAN LAETHEM - JEAN-PIERRE HARDENNE - 31 RUE DE BUTTINERX - 1050 BRUXELLES - FRANCE VAN LAETHEM - JEAN-PIERRE HARDENNE - AGNES EMERY

topographie : **différence de niveaux** entre le haut .70 mètres et le bas de la ville .20 mètres = **50 mètres**.

centres  : deux centres primaires **distincts** fonction de la division des classes sociales.
 - centre **haut** - est : grosse bourgeoisie, cadres et moyenne bourgeoisie.
 - centre **bas** - ouest : moyenne bourgeoisie, classe ouvrière et rurale.
 la distribution de l'habitat dans la grande agglomération est parallèle à cette division diamétrale des centres.
 - centre historique et touristique (îlot sacré, grand'place).

circulation : tous les grands **axes** sont **nord - sud**. la traversée **est - ouest** est rendue **difficile** par la différence de niveaux (rues étroites et sinueuses - sens uniques).
 - circulation ferroviaire
 - métro pas d'e liaison est-ouest directe.
 - tramways et autobus

espaces verts : concentrés dans le **haut** de la ville.

emploi  : **artisanat** et **petite industrie** concentrés à l'**ouest** étroitement mêlés à l'habitat populaire vieillissant.
 - **administration** publique et privée, zone en expansion, se développe suivant l'axe **nord - sud** en formant un espace de rupture sémantique entre le haut et le bas de la ville. la césure de la jonction recouverte par de larges boulevards renforce cette **rupture**.

culture officielle : (musées, bibliothèques, conservatoire,...) **isolée** au centre de la zone administrative, elle constitue un véritable ghetto culturel.


AGNES EMERY - FRANCE VAN LAETHEM - JEAN-PIERRE HARDENNE - 31 RUE DE BUTTINERX - 1050 BRUXELLES - AGNES EMERY - FRANCE VAN LAETHEM - JEAN-PIERRE HARDENNE

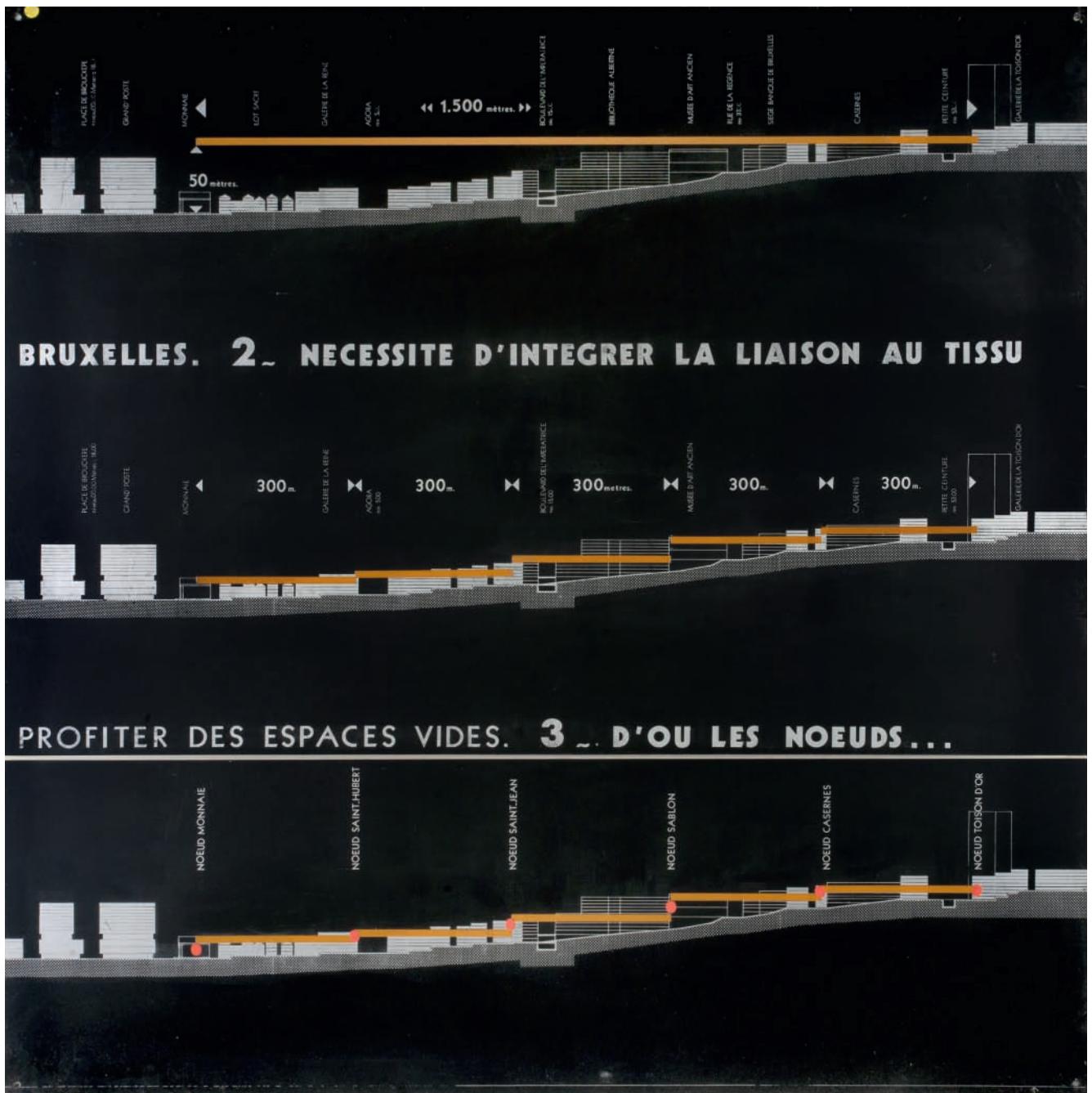


1. UNE LIAISON ENTRE LES DEUX CENTRES DE LA VILLE DE



URBAIN : S'ACCROCHER AUX ZONES D'ANIMATION EXISTANTES







permanent :

LIAISON MECANIQUE:
entre deux noeuds
distance 300 mètres.

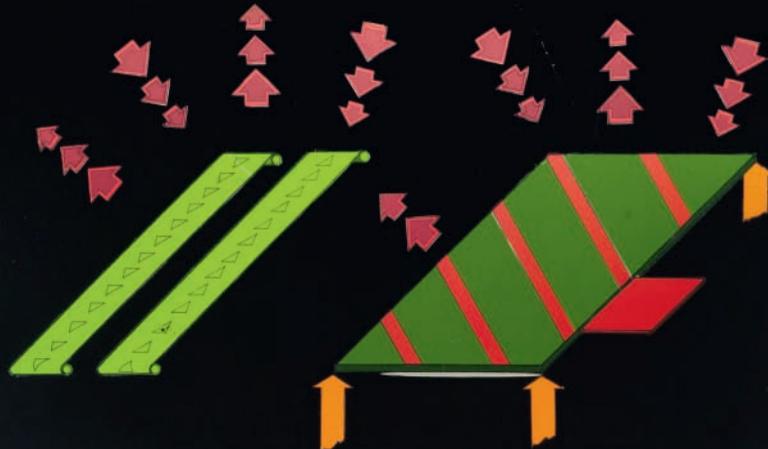
LIAISON PIETONNIERE:
entre deux noeuds
distance 300 mètres avec
descente intermédiaire.
l'itinéraire du piétonnier
peut être modifié lors
de l'évolution dans le
temps de la liaison.

permanent :

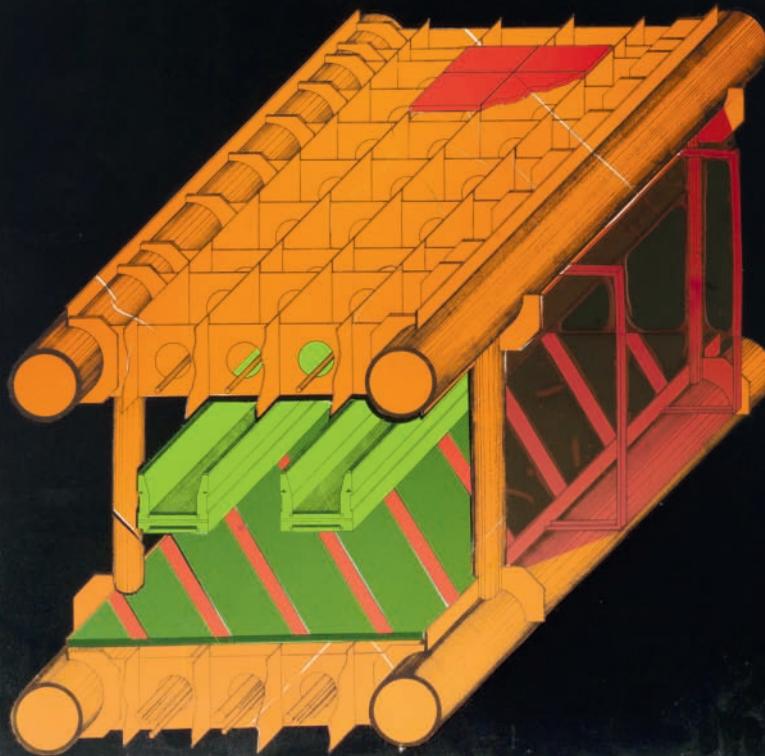
LIAISON MECANIQUE:
trottoir roulant
vitesse : 3,75 km/h.
300 m. : 5' maximum
: 2' minimum.

LIAISON PIETONNIERE
plancher métallique
recouvrement industriel
en cahoutchouc.

PRINCIPE DE LA LIAISON : OPTIONS



OPTIONS : REALISATION TECHNIQUE



temporaire :

ANIMATION:
interieure et extérieure
(contact avec le quartier
traverse),
plus qu'une simple
circulation, la liaison
devient un organe de
transformation de la
ville.

STRUCTURE PORTANTE:
permettant de franchir une
portée de 150 mètres afin
de perturber le moins
possible la circulation
et l'animation de la ville.

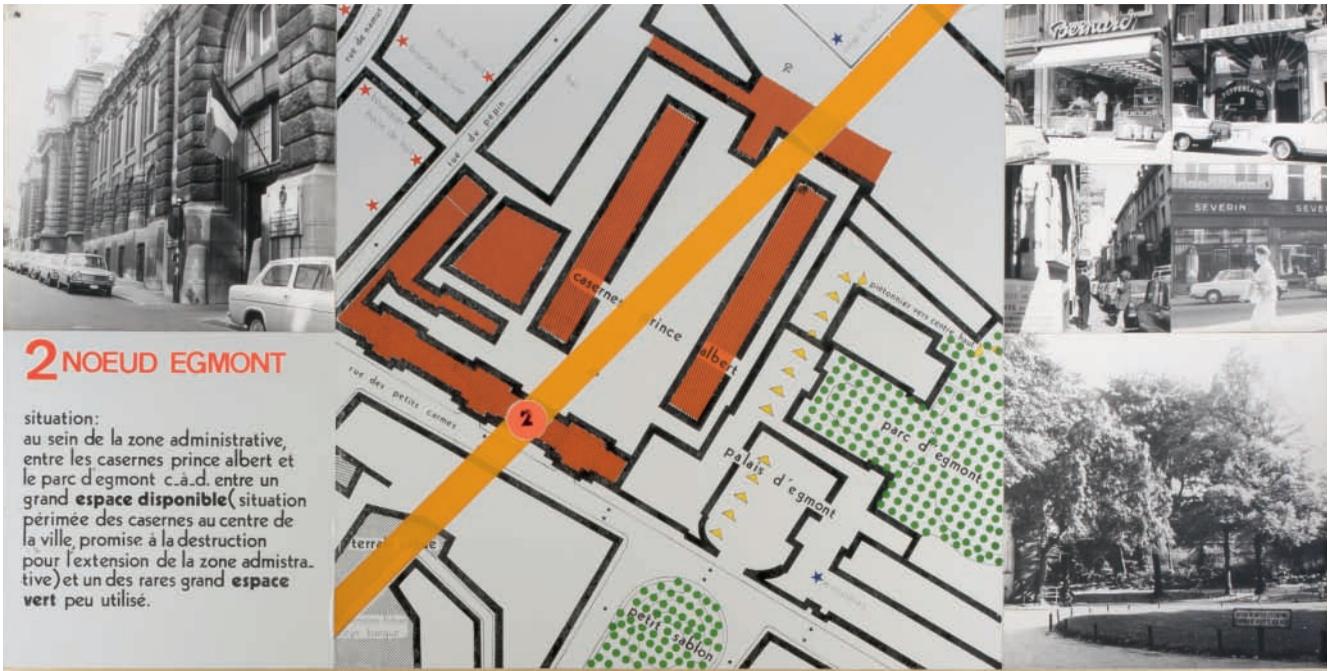
temporaire :

ANIMATION:
animation propre
exploitation de l'espace
libre à l'intérieur de la
structure : possibilités d'
extension autour d'une
structure minimum en
porte-à-faux.

animation extérieure
contact visuel : par
transparence de l'enveloppe
(panneaux, lanternes...)
contact piétonnier :
passage protégé reliant la
structure et les bâtiments
environnants (soufflet).

STRUCTURE PORTANTE:
poutre caisson en tôle d'
acier.





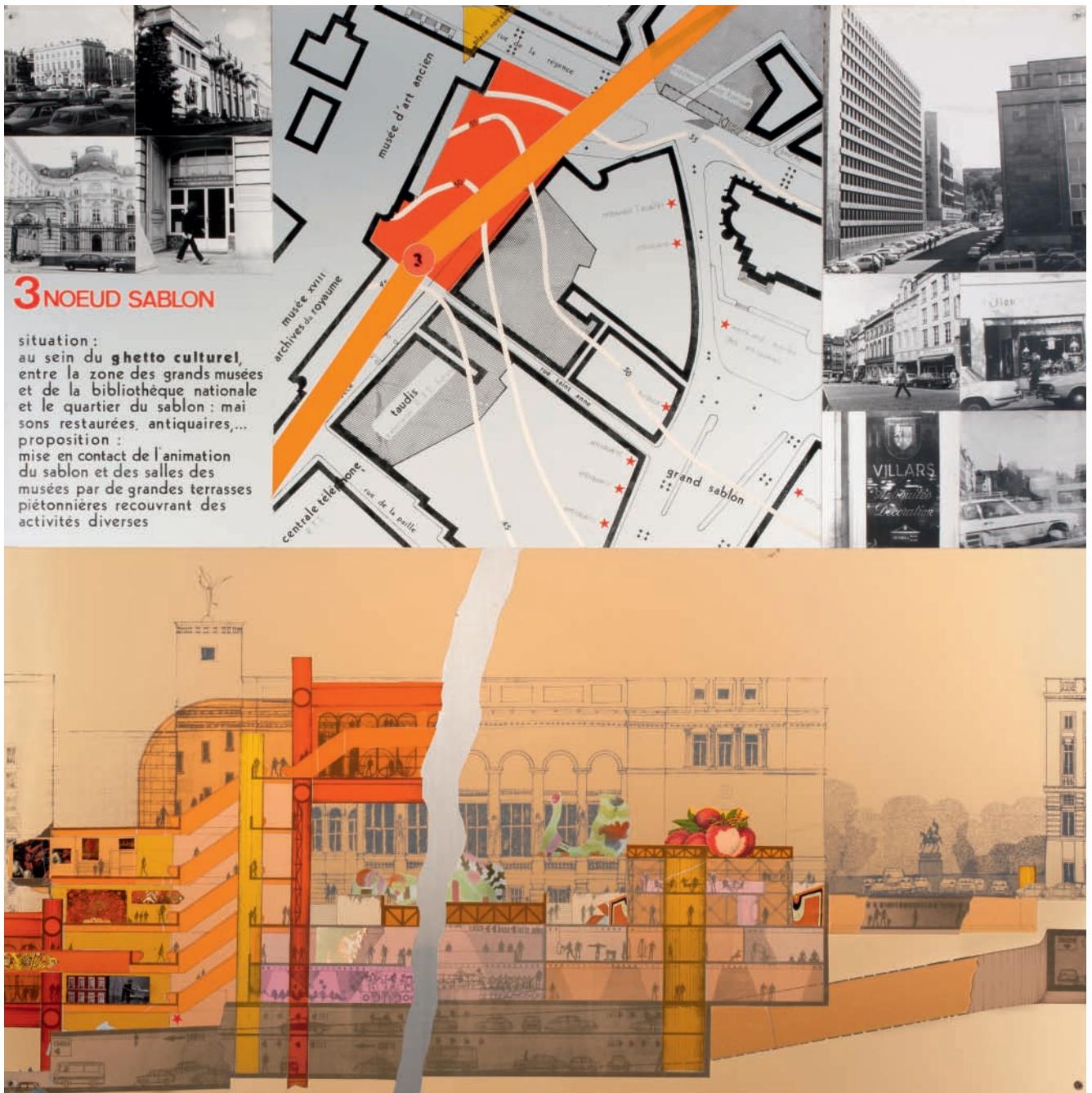
2 NOEUD EGMONT

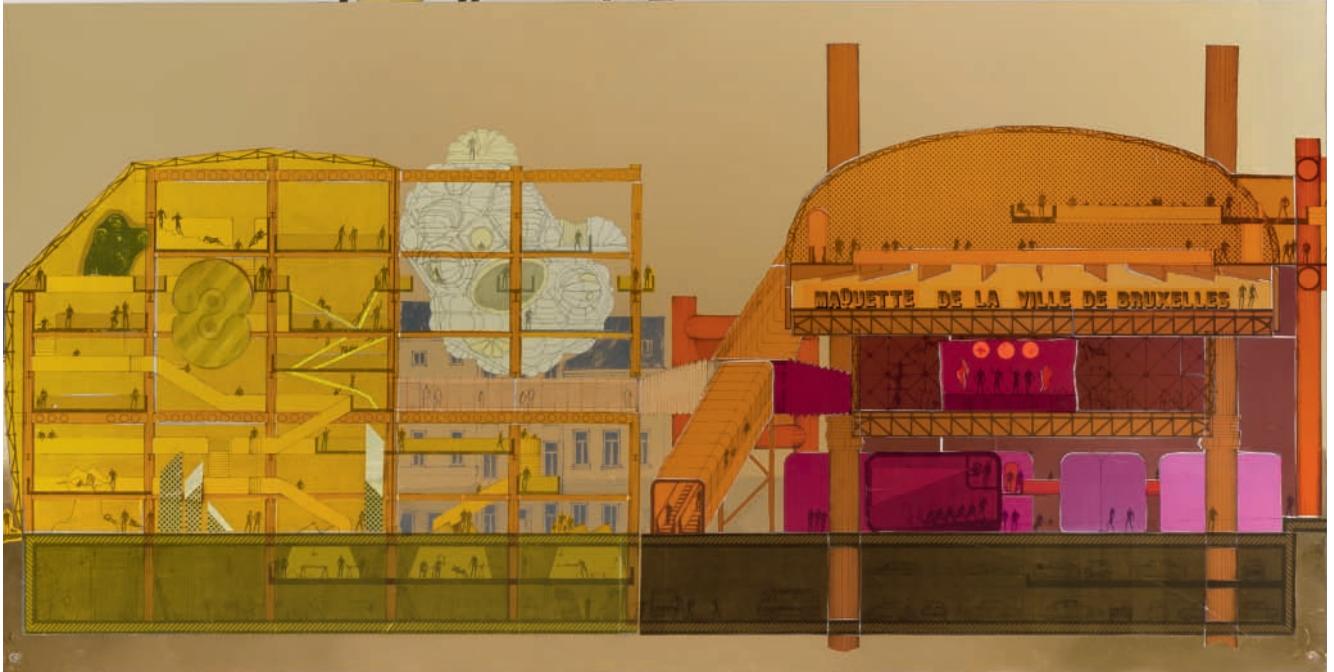
situation:
 au sein de la zone administrative,
 entre les casernes prince albert et
 le parc d'egmont c.à.d. entre un
 grand **espace disponible** (situation
 périmée des casernes au centre de
 la ville, promise à la destruction
 pour l'extension de la zone admistra-
 tive) et un des rares grand **espace
 vert** peu utilisé.

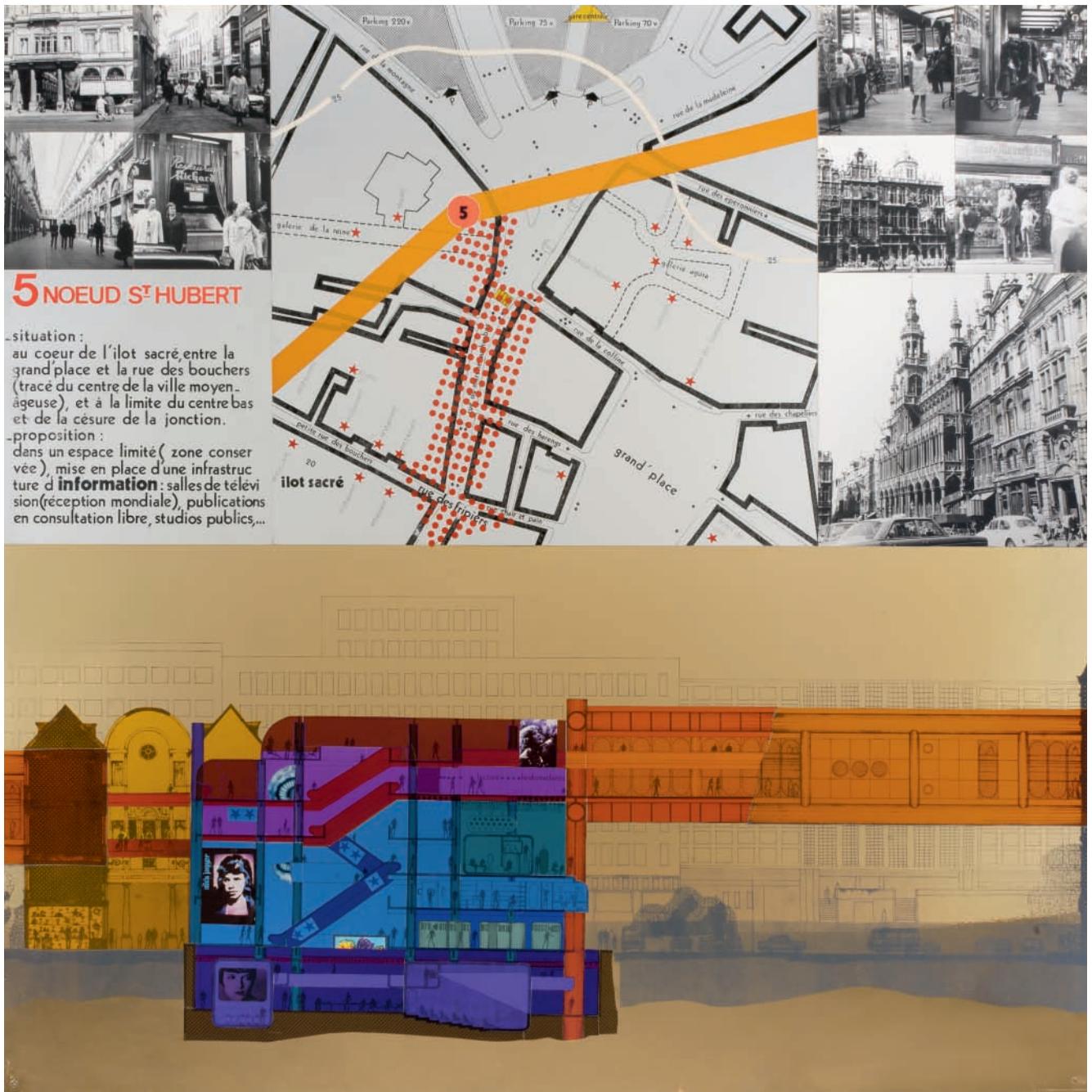


intervention minimum :
 noeud de circulation et réutilisa-
 tion des bâtiments et des espa-
 ces **casernes** - musée d'art moderne, etc.
 - lieux d'exposition - musée de sport moderne, etc.
 - écoles environnementales...
 ouverture
 de l'espace sur le
 parc.

intervention élargie :
 démolition des casernes, exten-
 sion du parc, création d'un espa-
 ce couvert, notamment, permet-
 tant des activités ludiques...
 piscine olympique pour manifestations et récréa-
 tions journalières, meeting, spectacles, ...









6 NOEUD MONNAIE

- situation :
départ - arrivée de la liaison
du **centre bas** en un point pri-
vilégié, carrefour des artères
et des rues commerçantes et
touristiques.
- proposition :
création d'une **place** à plusie-
urs niveaux : climat protégé et
et restitution de l'échelle
piétonnière du point de vue de
l'espace et de la circulation



